

# librairie en vitrine

## Disons-le d'emblée, cet ouvrage est passionnant.

L'auteur mobilise un nombre incroyable de sources (pp. 587-646), essentiellement en anglais, tant écrites que picturales, privées que publiques, historiques qu'actuelles, pour essayer de restituer les sentiments que les Anglais, principalement à l'époque de l'industrialisation, éprouvaient face à la nature. Une nature qui se transforme alors profondément et durablement sous les effets conjugués de l'urbanisation, de l'extension du chemin de fer, de l'installation de fabriques et autres usines dans des sites autrefois champêtres, du regroupement de terres en supprimant des haies, etc. Il repère une conception sentimentale, qu'il caractérise ainsi : "Elle considère la nature d'un point de vue à la fois esthétique, patriotique et spirituel, et justifie sa protection par ces trois valeurs. La nature est un *paysage*, incarnant des *valeurs nationales* et donnant accès à la *divinité*, élevant donc l'homme moralement et spirituellement."

L'auteur se concentre sur le XIX<sup>e</sup> siècle et structure sa démonstration en quatre parties : "Les fondements d'une pensée environnementale", "Les premiers combats environnementaux", "L'essor du mouvement environnemental" et "Organisation et interrogations du mouvement environnemental".

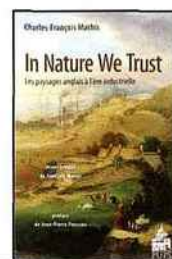
La première partie lui permet de revenir sur le siècle des Lumières et la naissance du romantisme anglais, qui attribue à la nature une place de choix dans la constitution du caractère de chacun. Le tourisme, les randonnées, les sociétés d'histoire naturelle, le "jardin anglais", le "pittoresque", la diversité climatique de l'Angleterre, etc., modifient de manière diffuse le regard de chacun sur son environnement. L'arrivée de l'industrie va perturber ces paysages que l'on apprend enfin à apprécier à la suite des peintres et des poètes. Carlyle (avec son analyse de l'"Âge mécanique") et surtout Wordsworth (et son populaire *Guide of the Lakes*, 1835), puis plus tard Ruskin et Morris, vont mobiliser l'opinion contre l'"industrialisme" et chanter les merveilles des lacs, des forêts, des littoraux, de la campagne, qui ne subissent pas l'intervention ravageuse de la technique mais évoluent sans détériorations majeures des rythmes propres aux écosystèmes que chacun d'eux abrite. La défense des droits de passage et la protection des sentiers (qui s'oppose de fait aux enclosures), la demande de parcs publics dans les villes ouvrières surpeuplées et enfumées (Manchester, Liverpool, Londres...), l'aggravation de la pollution de l'air et des rivières dans les sites manufacturiers, sans compter le brouillard persistant et les fumées qui résultent des machines à vapeur et du bois de chauffage,

tout cela entraîne la promulgation de nouvelles lois de protection de l'environnement (dont le *Public Health Act* de 1875 et la *New Forest Bill* de 1877), des amendes, des règlements et aussi des mouvements comme la *Commons Preservation Society*, la *Kyrle Society* ou encore la *Society for the Protection of Ancient Buildings*. Des industriels et autres partisans du "progrès technique" refusent d'en admettre les inconvénients et prèchent pour une amélioration interne, qui se révèle souvent impossible, car la rentabilité est contraire à la "juste mesure"...

Charles-François Mathis relie avec brio plusieurs histoires entre elles (celle de l'industrialisation, celle des techniques, celle de l'opinion publique et des idéologies, celle du droit...) afin de dresser le tableau le plus complet possible des sensibilités qui s'énoncent à cette période, se fiancent ou s'affrontent. Il étudie assez précisément la pollution atmosphérique ainsi que celle des rivières, en évitant tout manichéisme et, au contraire, en révélant les facettes parfois contradictoires de ces situations qui exigent un traitement local, dans le cadre d'une législation nationale. Il s'attarde sur des personnages essentiels du combat écologiste, comme Octavia Hill ou Edward Carpenter, et sur des associations au rôle décisif, comme le *National Trust*. Il replace bien les débats qui se déroulent en Angleterre dans un contexte plus large, celui des pays industriels (Allemagne où le mot "écologie" est inventé par Ernst Haeckel en 1866, États-Unis, France, Italie...) et s'évertue à y dégager des tendances similaires (tourisme, sport en plein air, éducation populaire, espaces "verts", parcs naturels nationaux...).

Cet ouvrage est appelé à faire référence, tout comme ceux de Keith Thomas (*Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, 1983) ou de François Walter (*Les Figures paysagères de la nation*, 2004), et représente un précieux élément pour une géohistoire comparée de l'écologie (idéas, pratiques et mouvements), qui reste en chantier. Se focalisant sur une "conception sentimentale" du rapport à la nature à trois dimensions (paysage, valeurs nationales et divinité), il aurait cependant pu approfondir ses comparaisons avec les pays proches (pays nordiques, France, Allemagne, États-Unis) et surtout désigner les forces opposées (leurs idéologues, leur "sociologie", leur financement et leur organisation...) qui, finalement, l'ont emporté et dominent encore. | Th. P.

**In Nature We Trust.**  
**Les paysages anglais à l'ère industrielle,**  
**Charles-François Mathis,** avant-propos de François Walter, préface de Jean-Pierre Poussou.



Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2010, 686 pages, 28 euros.